

la route est longue et la pente est forte



Implanter les plus forts dénivelés alpins en pleine région parisienne, impossible? Pas pour les « riders IDF » qui, les pieds dans les rollers, tractés par une voiture, parviennent à reproduire les vitesses et les sensations ressentis sur les routes de montagne. Un moyen de prendre sa dose d'adrénaline mais surtout de s'entraîner à la descente, un sport en devenir.

Ils nous ont donné rendez-vous à la nuit tombée, au terminus d'une ligne de métro, près d'un dépôt de bus. Il pleut et les rafales de vent annoncent la tempête. Au pied d'un immeuble, quatre grands gaillards nous font signe. Les mauvaises conditions climatiques ne semblent pas les déranger. Pourtant, dans moins d'une heure, ils descendront à rollers une route ouverte à la circulation, sans aucune autorisation, à près de 80 km/heure. Mais comme le dit, Stéphane, un brin grande gueule : « on a vu bien pire ».

Présentations faites, ils nous guident jusqu'à leur « spot », quelques centaines de mètres d'asphalte entre un rond-point et un feu tricolore, près de Vélizy, en région parisienne.

La première descente fait office de galop d'essai pour s'assurer que la pluie ne les gênera pas et qu'ils pourront freiner à temps. La reconnaissance n'aura pas été sans enseignement, pour au moins l'un d'entre eux : Stéphane a fini la descente sur les fesses. « Une petite erreur de jugement », concède-t-il, « j'avais pas vu le changement de revêtement ».

Plus de peur que de mal, car les « riders » sont équipés de la tête aux pieds : casque intégral, dorsale intégrale articulée, protections aux avant-bras, aux coudes, aux genoux, sans oublier une plaque sur le postérieur qui aura permis à Stéphane de sauver sa peau mais pas son pantalon.

Ces protections suffisent à prouver que Stéphane, Nicolas, Pierre et Dimitri ne sont pas des têtes brûlées, plutôt des adultes responsables, avec un boulot et, pour deux d'entre eux, des enfants. Comment se sont-ils alors retrouvés à descendre des routes dans la lointaine banlieue parisienne ? Pierre, professeur de mathématiques dans un collège de l'Essonne, « a croisé Stéphane lors de (sa) première descente à Dampierre (Calvados) », il s'entraîne dans le même club que Nicolas et a connu Dimitri sur des forums Internet consacrés à la descente en rollers. Mais sans toutes ces rencontres,

« on se serait de toute façon rencontrés plus tard », assure Pierre, « on voit souvent les mêmes têtes dans ce milieu. » Avec ces rencontres sur Internet et ces rendez-vous en pleine nuit, près de petites villes de banlieues, la descente pourrait être vue comme une pratique illégale pour jeunes en recherche de sensations fortes. Au contraire, c'est un véritable sport qui est en train de naître : depuis deux ans, un championnat officiel regroupe plusieurs descentes au printemps et à l'été. Les organisateurs se chargent de fermer les routes et les sponsors fournissent les récompenses. Nicolas, 27 ans, dessinateur, a gagné une paire de rollers de vitesse lors d'une compétition à Lyon en octobre 2006.

Prudence et sensations fortes vont de paire

Pour obtenir de bons résultats dans ces compétitions, comme n'importe quel sportif de haut niveau, il leur faut s'entraîner. Et pour pouvoir s'entraîner, il leur faut des pentes, denrée rare en région parisienne. Ces descentes leur servent donc de sessions d'entraînement. A défaut de pente, ils utilisent une « catapulte » pour se propulser et atteindre une vitesse de 80 km/h. Ce soir-là, c'est notre voiture qui leur sert de fronde. « A fond de troisième », comme dit Stéphane, ils tirent sur leurs bras, lâchent le véhicule et se laissent glisser jusqu'en bas de la route. Lors de ces sessions, le but n'est pas de réaliser les défis les plus fous, mais bien de travailler les techniques de freinage ou les positions aérodynamiques. Quand les « riders » remontent la pente, accrochés à notre voiture, ils dissèquent leurs descentes, s'échangent quelques mots au-dessus du toit, à voix haute pour couvrir le bruit du moteur et du vent.

Une descente sauvage, c'est également l'occasion de travailler le physique : « le schuss fait travailler les cuisses comme en ski, la descente nécessite le même effort physique », décrypte Nicolas. Il faut s'accoutumer aux douleurs, aux crampes parfois, aux maux de dos, à l'acide lactique qui fait brûler les muscles des cuisses.

Ils ont des mots de compétiteurs mais ne « se prennent pas au sérieux » et ne parlent pas de dopage : « il y a peu de participants, et le niveau n'est pas exceptionnel.

Le dopage ne servirait à rien... pour l'instant », estime Nicolas. Le seul dopant qu'ils connaissent, c'est l'adrénaline, que leur corps produit, parfois à près de 100 km/h dans les descentes les plus abruptes, telle celle du col de l'Isard (Hautes-Alpes), ou les plus fréquentées comme la N118, entre l'A86 et le périp'h parisien. Certes, ces descentes s'inscrivent dans une démarche sportive, elles procurent un « plaisir de réussite » lorsque, par exemple, le freinage est parfaitement accompli, explique Pierre. Mais ce côté scolaire cache mal une recherche de sensations fortes. Stéphane développe : « Ce n'est pas parce que l'on vit dans une société qui stigmatise la vitesse, » que l'on ne peut pas y goûter. « Tu ressens forcément un plaisir lié à la vitesse, à l'appréhension et au risque », poursuit-il. Tout le plaisir vient de leur capacité à maîtriser le risque qu'ils prennent. Plus la technique est aboutie, plus le « spot » est connu, et plus ils peuvent foncer et oublier leurs appréhensions. Les pointes de vitesse sont les récompenses d'un rider rigoureux qui sait mêler jeu et pratique sportive. Stéphane n'oublie pas de s'amuser : « tu verras peut-être sur Internet des vidéos de délires genre un rider derrière une moto sur le périp'h ». C'est d'ailleurs ainsi que Stéphane affirme avoir approché les 200 km/h. Mais les riders ne sont pas des machines à descendre. Tous les quatre tiennent à garder l'équilibre entre esprit de « groupe désorganisé » et maîtrise du risque. Prudents, ils ont pourtant laissé échapper un détail : le virus du roller est transmissible. Stéphane se marre : « l'autre jour, j'ai halluciné, mon gamin de cinq ans s'est mis à la trottinette de descente ».

Gabriel Bourovitch et Matthieu Deprieck
Photographie Ouidade Soussi-Chiadmi

